

Ce qui se passe dans le monde.

En France.

La cherté des vivres. — Les causes et les remèdes.

Certains événements sont inattendus, qui étaient inévitables ; mais on peut s'étonner de les voir si fréquents. Il suffit, paraît-il, de ne pas savoir quand un phénomène se produira pour oublier qu'il ne peut manquer de se produire. Sans remonter bien haut, nous avons eu, au début de l'an dernier, les inondations, dont le retour est aussi certain que certaine était leur venue, et qui nous prendront au dépourvu, comme celles-ci nous ont pris. Il y a trois semaines, un chef d'œuvre a disparu du Louvre ; et ce fut une stupéfaction générale, quoique chacun sût, et surtout ceux dont l'affaire était de le savoir, que le Louvre était mal gardé. Nous avons aujourd'hui « la révolution du beurre », protestation violente contre la cherté des vivres. Comme on se plaignait depuis longtemps, et toujours plus vivement, de cette cherté, il était aisé de prévoir que si elle venait à s'accroître, les plaintes se changeraient en protestations, lesquelles, infailliblement, se mueraient en désordres. L'accroissement était inévitable un jour ou l'autre, parce que les années de vaches maigres, — c'est bien le cas d'en parler, — succèdent fatalement, un peu plus tôt ou plus tard, aux années de vaches grasses.

Cette fois encore, on est tout désemparé, et M. le Ministre de l'Agriculture a convoqué d'urgence une Commission extraordinaire chargée de lui dire d'où proviennent la cherté des vivres et le mécontentement général. Si M. le Ministre était moins occupé, nous le prierions de nous expliquer à quoi sert un ministère de l'agriculture s'il a besoin qu'on le renseigne sur les diverses causes capables de faire varier le prix des denrées. Que

parents bien intentionnés. Et l'insolence des gosses américains, quand ils s'y mettent! Mais il goûte en revanche, l'heureux homme, les joies de la popularité, s'il est instruit et sait plaire, tout comme un ténor ou un violoniste acrobate; car bien des gens, les femmes en particulier, s'adonnent au français là-bas comme nous cultivons ici les arts d'agrément. Il n'est pas de grand dîner sans « le professeur de Madame » à la place d'honneur. Et l'on raconte l'histoire de fort grandes passions....

Tout cela, du côté français, forme un ensemble on ne peut plus honorable et réconfortant pour la France. Et le spectacle, du côté américain, ne l'est pas moins. Zèle des élèves, de tout âge et de toute classe sociale (nous vîmes à l'Université d'Été de Chautauqua une classe de français de soixante élèves, des commentants, dont le plus jeune avait neuf ans et le plus vieux soixantedix, tous également ardents à apprendre, tous sages comme des images, et à l'heure des exercices la dame du monde annonçait docilement après la petite institutrice de province, et le vieillard donnait la réplique à l'enfant, comme dans un poème du père Hugo); respect des maîtres et surtout respect de la langue française; dévouement des membres des associations ayant pour but la propagation ou la pratique du français; enthousiasme des étudiants jouant un rôle dans les pièces françaises que donnent chaque année les universités, etc., etc. Nous n'en finirions plus si nous voulions tout citer. Qu'il nous suffise de rappeler que les écoles « officielles » du Massachussets seul comptent plus de vingt-quatre mille étudiants en français et que, dans ce pays, où les habitants d'origine germanique sont infiniment plus nombreux que ceux d'origine gauloise, les sociétés littéraires françaises sont florissantes à un point que leurs rivales allemandes n'atteindront jamais. Et — fait extraordinaire — les Américains de souche allemande sont souvent parmi les plus zélés et les plus méritants des membres de nos sociétés.

HENRI VANDEPUTTE.

Sur les rapports littéraires de la France et de l'Allemagne.

La littérature française a été de tout temps, aimée, comprise et honorée en Allemagne. Elle a exercé une influence plus ou moins large, plus ou moins profonde suivant les époques. Il a même été une longue et brillante période — le XVIII^e siècle — où l'interpénétration intellectuelle des deux grandes nations d'occident était si totale, que rien de ce qui était publié dans l'un des deux pays, n'était ignoré dans l'autre.

La vaste curiosité universelle, encyclopédique, de ce siècle qui ne fut pas que galant, a notablement diminué. Et c'est très justement qu'au cours d'une enquête sur la culture française et la culture allemande, Romain Rolland écrivait, après avoir constaté la pauvreté présente de la culture européenne : « Car il ne faut pas nous faire illusion : nous sommes plus ignorants de l'étranger que les gens du passé. Ce ne sont pas quelques traductions de romans étrangers, ou quelques rapides enquêtes de journaux, qui peuvent suffire à nous faire pénétrer le génie des autres peuples. Elles ne nous dispensent que trop de tout effort personnel pour les connaître par nous-mêmes, elles favorisent la paresse ignorante et orgueilleuse. Comparez à cette pauvre curiosité l'avidité d'esprit et le travail infatigable d'un Voltaire, d'un Diderot, d'un abbé Prévot, et de leurs amis — je ne dis pas d'un Leibnitz ou d'un Goethe. »

Ne suffit-il pas d'évoquer les années où Voltaire séjourna à Potsdam, et la ferveur qui s'attachait fermement à tout ce qui représentait la France. Les épîtres galantes ne s'écrivaient qu'en français, aussi bien que les doctes traités d'histoire et les tomes volumineux de philosophie et de science. La littérature, la peinture, la cuisine, tout était français et le ton était dicté par M. de Voltaire.

Aussi bien les huguenots français qui s'étaient réfugiés à Ber-

lin et qui se répandirent à travers l'Allemagne, avaient fait une trouée et l'on peut à présent découvrir partout des vestiges de cette période. Le quartier *Moabit* de Berlin, fut ainsi dénommé par les français qui établirent un « gymnase » où encore aujourd'hui tous les cours, à l'exception de l'allemand et de la religion, sont professés en langue française. Ceci explique que tant d'Allemands parlent si correctement le français sans être venus pour cela en France. Il est au surplus extrêmement rare de rencontrer un écrivain allemand ne lisant pas la littérature française dans l'original. En pourrait-on dire autant des écrivains français et de la littérature allemande!

Qu'on me permette de constater, en passant, que bien des savants et des généraux allemands sont d'origine française et portent des noms français, et que les forces vives du pangermanisme sont fournies en grande partie par les descendants des réfugiés français. On me saura gré, j'imagine, de citer cette page curieuse de Vacher de Lapouze, citée par Léon Bazalgette dans son livre : *A quoi tient l'infériorité française* :

« Avant la révocation de l'édit de Nantes, la Prusse n'était qu'un petit état misérable, à demi-désert et sans industrie, Berlin une petite ville, ou plutôt un grand village malpropre. En moins d'un demi-siècle, les réfugiés eurent fait de Berlin un grand centre en toutes choses, et ils donnèrent à la Prusse une armée puissante.

« Peu après l'édit de Nantes (1683), Frédéric-Guillaume voyait dans Berlin 10.000 réfugiés français sur 17.000 habitants. Autour de Potsdam se groupèrent plusieurs milliers de familles de protestants messeins. Leurs descendants sont en partie retournés à Metz et constituent avec des noms français la population la plus anti-française de l'Alsace-Lorraine. Rétablis par la Prusse, ils sont le plus solide appui de la puissance prussienne dans les provinces annexées...

« La puissance militaire de la Prusse remonte à cette époque; elle vient du développement de ce premier noyau...

« Si la Prusse n'avait pas reçu cette impulsion soudaine, si elle n'avait pas absorbé toute cette force, ses destinées n'auraient pas, malgré tout le génie d'une série de grands princes, balancé celle des autres états allemands. Si la France, par réciproque, avait la postérité des hommes qui émigrèrent ainsi, sa situation serait aujourd'hui tout autrement brillante. »

*
* *

La Révolution ralentit quelque peu l'essor du siècle dix-huitième, et le Romantisme français, en dépit des apparences, n'est pas du tout un signe péremptoire des échanges réciproques littéraires entre la France et l'Allemagne.

L'ouvrage fameux de M^{me} de Stael : *De l'Allemagne*, quoique superficiel, donne des aperçus très neufs et exacts sur les choses allemandes. Ce livre est à noter parmi les très rares où l'on ait tenté d'étudier sérieusement l'Allemagne. M^{me} de Stael, en somme, par son esprit, son attitude et ses œuvres, appartient plutôt au XVIII^e siècle. Son rôle a été « européen » et ainsi que l'énonça jadis Brunetière. elle sauva de l'esprit du XVIII^e siècle, ce qui méritait d'être sauvé, et elle opéra la réunion des « littératures du nord » et des « littératures du midi. »

Gérard de Nerval, dont le meilleur de l'œuvre atteste un parfait dosage de l'esprit français et du lyrisme allemand, traduisit *Faust* à dix-huit ans, et on sait tout le bien que pensait de cette adaptation le grand Goethe. En outre, Gérard de Nerval fit paraître en 1830, un choix de poésies allemandes, traduites par lui : Goethe, Schiller, Klopstock, Bürger, Uhland, Körner, Jean-Paul Richter. Il y ajouta Heine plus tard.

Heine, qui était venu à Paris pour satisfaire son intense désir de connaître la France qu'il aimait avec quelle ardeur ! et qui voulait servir d'intermédiaire entre les deux cultures, allemande et française, en même temps qu'il faisait connaître la France dans ses feuilletons de la « Gazette d'Augsbourg », avait présenté au public français la philosophie et la littérature allemandes. Dans *l'Europe Littéraire* et la *Revue des Deux Mondes*, il publia des essais et des études et son livre : *De l'Allemagne* fut publié en 1835.

Mais depuis lors, à part quelques essais, rien n'a été fait pour introduire les écrivains allemands en France. La guerre de 70 en fut partiellement la cause et de nos jours, on rencontre communément de vigoureux esprits qui confondent l'Allemagne et la Prusse et méprisent à la fois la tracassière politique prussienne et la littérature allemande qu'ils veulent ignorer.

Si Heine et Nietzsche sont loin d'être des inconnus, c'est que l'un a vécu à Paris, qu'il a entrepris, de son vivant, la version française de ses œuvres, et que son ironie, quoique un peu cynique, se rapproche de la nôtre — et que le second, grâce à une langue magnifiquement lyrique, a été le plus séduisant propagateur et le plus ferme appui des idées nihilistes, destructives,

qui furent en honneur, il y a un quart de siècle, et qu'enfin, il vanta le génie français et ne se fit pas faute d'éreinter ses contemporains allemands.

Gerhart Hauptmann n'est pas un inconnu, parce que son œuvre est presque exclusivement dramatique. Aussi bien depuis les courageux et heureux essais de M. Antoine et de son *Théâtre Libre*, ses œuvres ne sont plus jouées et son nom n'est guère cité que pour mémoire. Hauptmann partage momentanément le sort de ce solide logicien, de ce mathématicien de l'âme, de ce parfait dramaturge Henrik Ibsen. Mais Dehmel, Schlaf, Rilke, Hegeler, Hermann Stehr, Scholz, Leo Greiner, qui les lit donc et qui en parle ! Leurs noms sont presque ignorés. La musique de Richard Strauss a largement contribué à propager le nom de Hugo von Hofmannsthal.

En m'écartant des contemporains, je noterai que des grands lyriques tels que Möricke, Eichendorff, auteurs d'une poésie robuste et bienfaisante n'ont pas pénétré alors que plus tard M. Sudermann et le polonais Sinkiewicz ont « conquis tous les cœurs ».

*
* *

Toute différente est la situation des lettres françaises en Allemagne. Et je ne saurais mieux faire que de mettre sous les yeux de ceux qui veulent bien me lire, ces lignes écrites par M. Walther Rathenau, l'une des personnalités les plus en vue du monde industriel et commercial de l'Allemagne, et qui possède une culture peu commune :

« Chez nous, tout le monde connaît la langue, l'histoire, le pays, les usages, les arts des Français. Je ne parle pas de vos grands poètes et écrivains classiques, qu'on lit dans nos écoles ; mais vous savez bien qu'on cite et discute dans nos livres, nos journaux et nos salons, vos philosophes, historiens et littérateurs des trois siècles.

« La France, au contraire, d'une belle force conservatrice, sur laquelle se base une grande partie de cette culture traditionnelle et inégalable que nous admirons — la France n'aime pas à s'occuper des choses étrangères à elle-même, excepté à un point de vue anecdotique ; et elle considère l'Allemagne, à peu près comme chez nous, il y a trente ans, on considérait la Chine, c'est-à-dire comme une chose très lointaine et assez curieuse. Vous me répondrez qu'on commence, en France, à apprendre la langue alle-

mande, à voyager dans notre pays, même d'en faire des livres, j'en suis bien content ; dans vingt ans il y aura des résultats. »

Depuis plus de vingt ans, en particulier, la littérature française a trouvé en Allemagne de nombreux introducteurs, critiques et adaptateurs. Et les œuvres des plus jeunes d'entre les écrivains d'aujourd'hui sont connues et propagées là-bas, grâce à une troupe riche et serrée de revues, et une phalange de publicistes éminents, qui ont à cœur de défricher les terres les plus lointaines aussi bien que les plus incultes.

Le naturalisme et le symbolisme, dès leur naissance, ont été observés et ont exercé des influences diverses selon le caractère de réceptivité des tempéraments.

Zola surtout, avec *Thérèse Raquin* et le *Naturalisme au Théâtre* orienta sensiblement l'évolution de la jeune-Allemagne. Zola eut une influence « indescriptiblement forte » sur Johannes Schlaf qui avec Arno Holz (ces deux écrivains collaborèrent d'abord) fut l'initiateur du naturalisme en Allemagne.

Arno Holz, lui, voulut aller au-delà de Zola ; il proclama la loi du « naturalisme conséquent ». Quoiqu'il en soit, les essais de Johannes Schlaf et de Arno Holz, à leur tour, furent une indication précieuse pour Gerhart Hauptmann. Celui-ci, lorsqu'il publia sa première œuvre dramatique : « *Vor Sonnenaufgang* » (Avant le lever du Soleil) — qui avec *les Revenants* d'Ibsen, fut le point de départ du *Théâtre Libre* allemand (Freien Bühnen) fondé par Otto Brahm — remercia dans une dédicace Johannes Schlaf et Arno Holz, de l'impulsion décisive qu'ils lui avaient donnée.

*
* *

Et d'abord, quels sont donc les grands écrivains français pour les Allemands ? Je parle bien entendu des Allemands cultivés, qu'ils soient écrivains, artistes, ou industriels ; car je n'ai pas à m'occuper de la hiérarchie fixée en les cerveaux où s'accumulent pêle-mêle les écrits de feu Béranger et MM. Rostand, Ohnet, Prévost, etc....

Il y a unanimité à désigner comme vraiment représentatifs du génie français et comme très grands, très puissants : Montaigne, Rabelais, Balzac et Verlaine. Balzac, surtout, est lu, médité d'une façon inimaginable. Rendant visite au peintre connu Max Liebermann, je vis sur une table un livre ouvert : c'était une œuvre de Balzac. Et les autres tomes, nombreux, complets, se

dressaient sur une longue tablette, en évidence. Max Liebermann me confia qu'il ne passait aucun jour sans lire une page de Balzac.

J'eus aussi l'occasion de m'entretenir avec M. Walter Rathenau, de qui j'ai déjà parlé, et qui connaît admirablement et juge avec une sûreté, une précision étonnantes notre littérature. Balzac est, selon lui, l'un des plus grands écrivains qui aient jamais existé. Rien n'est banal ni dans son œuvre, ni dans sa vie. C'est là une preuve du génie que l'on trouve aussi chez Goethe. M. Walther Rathenau, outre les écrivains cités aime Diderot, Flaubert et Maupassant. Un écrivain viennois fixé à Berlin, M. Karl Federn dont les travaux sur Dante, Walt Whitman et la littérature anglaise et américaine sont remarquables et qui étudie présentement les XVII^e et XVIII^e siècles littéraires français, m'a parlé de Balzac avec un grand enthousiasme et une intelligence frappante.

Aussi bien, un autre écrivain autrichien, Hugo von Hofmannsthal a publié un essai très compréhensif sur l'immortel auteur de la *Comédie Humaine*. Il a aussi écrit un dialogue sur le caractère du roman et du drame dont les deux personnages sont Hammer-Purgstall et Balzac. Enfin un jeune poète et critique viennois, Stefan Zweig, a lui aussi, signé une étude substantielle et fervente, une des meilleures qui aient été faites sur Balzac. Il a tracé un curieux parallèle entre Napoléon et Balzac : « Il concentre, en l'appliquant dans la littérature, le système administratif de centralisation. Pareil à Napoléon, il fait de la France le cercle du monde et de Paris le centre. Et à l'intérieur de cette circonférence, à Paris même, il trace une infinité de petits cercles; les nobles, les gens d'église, les ouvriers, les poètes, les artistes, les savants. Des cinquante salons aristocratiques, il en fait un seul, celui de la duchesse de Cadignan. Des cent banquiers : le baron de Nucingen; de tous les usuriers Gobsec. de tous les médecins Horace Bianchon. Il fait en sorte que ces hommes habitent l'un près de l'autre, soient en fréquent contact, se combattent activement. Là où la nature fournit des milliers de variétés, il en met une seule. Il ne connaît aucun type mixte. Son univers est plus pauvre que la réalité, mais plus intense. Car ses hommes sont des extraits, ses passions des éléments purs, ses tragédies des condensations. Comme Napoléon, il commence à conquérir Paris. Ensuite il se tourne vers la province — chaque département envoie pour ainsi dire son orateur

dans le Parlement de Balzac. Puis, semblable au consul Bonaparte victorieux, il lance ses troupes vers les autres pays.... »

Telle est la gloire de Balzac en Allemagne. Il y a presque unanimité, mais en sens contraire, en ce qui concerne Victor Hugo. On le tient pour un grand virtuose, pour un incomparable virtuose. Hugo est la puissance verbale; et sa poésie n'a pas le don d'émouvoir les allemands.

Au contraire, Verlaine est le poète français le plus populaire de l'Allemagne. Et c'est très compréhensible d'ailleurs, car les plus exquis de ses lieder ont une parenté fortuite mais évidente avec tels poèmes de Goethe, de Möricke et de Heine. Le nombre de ses traducteurs est prodigieux : Stefan George, Richard Dehmel, Johannes Schlaf, Evers, César Flaischlen, Karl Henckell, Hesse, Schaukal, Hedwig Lachmann, Stefan Zweig, etc... Celui qui incontestablement fut son interprète le plus compréhensif et le plus fidèle a été le grand poète Richard Dehmel qui a véritablement recréé les poèmes du lyrique des *Romances sans paroles*. On peut dire aussi bien, qu'il n'est aucun poète allemand qui n'ait pas essayé d'adapter une partie de l'œuvre poétique de Verlaine (1).

L'œuvre de Baudelaire, elle aussi, a sollicité maints traducteurs. Stefan George a fait une transposition des *Fleurs du Mal*, qui, à n'en pas douter, est sa meilleure œuvre. Parmi les écrivains qui ont traduit Baudelaire, on peut citer Richard Schaukal, Stefan Zweig, Otto Hauser, le comte Kalckreuth, Karl Henckell. Max Brunns a publié une adaptation de la plupart des œuvres du poète des *Fleurs du Mal*, et M. Erich Oesterheld a fait paraître récemment la traduction du journal de Baudelaire avec une excellente introduction et des notes copieuses et précises. Rimbaud et Jules Lafargue ont pénétré en Allemagne comme Baudelaire et Verlaine.

Enfin l'Allemagne a fait à Emile Verhaeren l'accueil le plus large et le plus clair. Elle le considère avec raison comme le plus grand écrivain de langue française actuel. Johannes Schlaf a écrit sur lui un essai où est très nettement tracée la personnalité du poète des *Villes Tentaculaires*. Stefan Zweig, qui avait donné il y a quelque temps déjà un choix de poèmes traduits, a fait paraître à la maison d'éditions *Insel-Verlag* une belle Edition-

(1) Il a paru chez les éditeurs Schuster et Loeffler (Berlin) une anthologie des meilleures traductions de poèmes de Verlaine.

Verhaeren en trois volumes. Le premier tome est une étude sur la vie et l'œuvre de Verhaeren, étude dont la traduction française a paru d'autre part au *Mercure de France*. Le deuxième tome est une nouvelle édition des poèmes choisis, mais remaniés et considérablement augmentés. Toutes les œuvres du puissant lyrique y sont représentées depuis *Les Flamandes* jusqu'aux *Rythmes Souverains*, en passant par les *Heures Claires* et *Toute la Flandre*. Quant au troisième tome, il contient trois drames de Verhaeren, traduits par Stefan Zweig : *Hélène de Sparte*, *Le Cloître* et *Philippe II*. *Les Aubes* avaient été déjà adaptées par M. von Oppeln-Bronikowsky qui a fait connaître Stendhal et Maeterlinck, dont il a donné une excellente traduction de l'œuvre entière (1).

C'est Nietzsche qui a en quelque sorte mis là-bas Stendhal à la mode et l'analyste subtil et raffiné de la *Chartreuse de Parme* et de *Le Rouge et le Noir* est assurément plus lu en Allemagne qu'en France. C'est Nietzsche encore, qui a exalté le système philosophique de Gobineau, et le résultat est qu'il y a beau temps que l'on peut se procurer Outre-Rhin, de larges extraits de l'œuvre de Gobineau dans la très populaire collection « *Universal-Bibliothek* » de Philip Reklam.

Pour ce qui est de Mirbeau et Anatole France, la plupart de leurs œuvres sont traduites au fur et à mesure presque de leur publication en France. Traduits aussi le *Roi Candale* et le *Prométhée malenchainé* de André Gide et *Une Nuit au Luxembourg* de Remy de Gourmont. Traduits encore Samain, Rodenbach et Marcel Schwob. Traduits enfin *Noa-Noa* de Paul Gauguin et les notes sur le néo-impressionisme de Paul Signac.

*
* *

Tous ces écrivains introduits et traduits ont naturellement exercé des influences réelles, parfois contradictoires. Le naturalisme français a puissamment contribué à déclancher le naturalisme allemand. Verlaine, Baudelaire, Mallarmé ont créé d'autres tendances qui se sont ou fusionnées avec les premières, ou, au contraire, se sont notablement écartées d'elles. Le poète qui a dressé en Allemagne, l'étendard de l'art pour l'art, Stefan

George, est demeuré toute sa vie sous la fatale emprise de Mallarmé. Hugo von Hofmannsthal et la plupart des « Jung-Wiener » groupés autour de lui, ont eu avant tout le culte de la forme qu'ils ont quelquefois poussé à l'extrême.

Et le poète qui, à l'heure présente a l'influence la plus ferme et la plus décisive est Emile Verhaeren. Il ne se passe pas de jour, on peut l'affirmer, qu'il ne soit l'objet d'un essai, d'un article dans un des nombreux périodiques d'Allemagne et d'Autriche. Son influence s'ajoute à celle de Walt Whitman dont les *Leaves of Grass* propagées par quatre traducteurs (Knortz et Rolleston, Schlaf, Federn et Schölerman) sont la nourriture des jeunes poètes allemands d'aujourd'hui, lesquels œuvrent avec patience et ardeur, suivant le probe exemple des Dehmel, des Hauptmann et des Schlaf.

*
* *

Au résumé : la littérature française contemporaine a sur les écrivains et les lettrés de l'Allemagne une attraction certaine et bienfaisante. Et c'est aussi une grande joie lorsqu'on séjourne à Berlin, à Vienne ou à Munich de constater que les grands maîtres de la pensée et de la sensibilité françaises et *ceux-là seuls* sont estimés à leur juste valeur et sont les authentiques représentants de la France d'aujourd'hui.

HENRI GUILBEAUX.

(1) Au moment où je corrige les épreuves de cet article, je reçois une étude de M. Schellenberg publiée à *Xenin-Verlag*.